

Quatrains

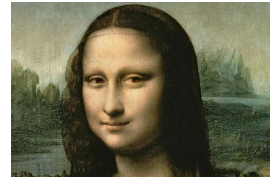
Brigitte Bardot

Un regard langoureux, une moue dédaigneuse
Virevolte, ondulante sur la table du resto
Insouciante et libre en une danse fiévreuse
Désirée ardemment par les yeux les plus beaux.



La Joconde

Belle dame lointaine au sourire rêveur
Devant le décor de campagne italienne
Tu te tiens, hiératique, en ton for intérieur
Et contemple nos vies à l'issue incertaine.



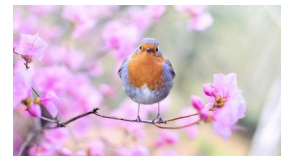
Une histoire d'amour

En joignant leurs regards aux brumeuses envies
Ils échangent un baiser sur le quai de la gare
Ils oublient les faubourg, les métros, les ennuis
Se désirent, inlassables, sans remettre à plus tard.



Le printemps

Le papillon frissonne dans le rhodo en fleurs
Et la rose s'ébroue, corolle chiffonnée
Les abeilles vrombissent à l'affolante ardeur
Et l'oiseau s'éternise sur la fleur du pommier.



La poire

Sous la feuille, discrète, s'alourdit le beau fruit,
Juste né de la fleur aux senteurs indicibles,
Égrenant les minutes vers l'automne promis,
Il répond à l'oiseau d'un langage inaudible.



Les cerises

Constellant le feuillage de leurs taches carmin,
Elles s'agitent dans le soir sous le vent de l'été,
Et l'enfant qui se dresse tout au bord du chemin,
Sous la lune les ramasse dans cette douce clarté.



Les moutons

Marée ondulante descendant vers le Causse
Ils s'abreuvent tous ensemble aux torrents cévenols
Fourbus, poussiéreux, par les sentes ils se haussent
Sans voir tout près d'eux les vautours qui s'envolent.



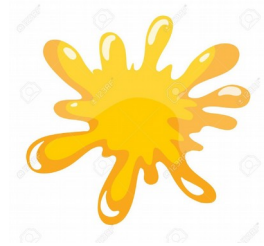
La poule

Diligente et dressée en son enclos herbeux
Piquant ça et là les brindilles et les mousses
Point d'herbe en ce lieu, tu verras, il ne pousse
Elle arpente l'espace en roulant de gros yeux.



Jaune : Vue de Delft (Vermeer)

Le ciel clair fait écho au canal argenté
La cité de tuiles rouges par les remparts cachés
Dresse avec ferveur ses hautes tours et clochers
Près du sable, un chaland, des personnes affairées.



Sur la droite, un toit jaune au soleil éclairé
Deux bateaux près du pont tranquillement amarrés
Et l'espace, sous nos yeux par la lumière inondé
Nous offre dans l'instant, toute une éternité.

Rouge : Nuance de ...

Amarante, framboise, cerise et écarlate
Magenta, cardinal, pourpre et incarnat
Cramoisi, vermillon, capucine et tomate
Rouge feu, grenadine, écrevisse et fuchsia.



Que je vous raconte, quand j'étais jeune j'étais un garçon romantique qui élevait des moutons pour la laine, jamais je n'en aurais mangé, de même pour les poules que je ne dégustais qu'en chocolat au moment de Pâques. Si je me régalaïs au printemps, si bien chanté par Léo Ferré, de voir la nature toute reverdie piquée du jaune des boutons d'or, c'est l'été que j'attendais. Mon cœur battait plus fort car Elle allait venir, la parisienne qui ressemblait à Brigitte Bardot dans sa robe Vichy. Elle m'aimait bien, je crois, et moi je l'aimais, très fort, en secret. Un jour maladroitement, je lui ai dit qu'elle avait le sourire de la Joconde. Elle a hurlé : « Ah non, je suis pas enfermée dans un cadre ». J'étais confus, je sentis mes joues devenir rouge sang. Elle me racontait des histoires de la ville. Elle avait deux expressions que j'aimais bien : la cerise sur le gâteau et la poire pour la soif. Timidement un soir je lui ai demandé de me raconter une histoire d'amour. Elle a rit, a passé ô délice, sa main dans mes cheveux et m'a murmuré à l'oreille : les histoires d'amour ça finit mal. J'aurais tout de même bien aimé en avoir une avec Elle...

Il pleut comme vache qui pisse sur le Printemps de Bourges. Dans les cafés, se sont réfugiées quelques jeunes minettes façon poules de luxe, vêtues de robes courtes en vichy à la Bardot.

Elles dégustent des coupes de Poirs Belle Hélène décorées d'une cerise gourmandise...

Tout au fond, une jeune Joconde mystérieuse rêve d'une vraie histoire d'amour, le corsage rouge sang, ouvert sur une médaille d'or, les cheveux courts à la Jeanne d'Arc. Pas un coup d'un soir, la vraie histoire pour toujours, pour la vie.

Mes mots

Pour répondre à la consigne du jour, je voudrais trouver les mots justes et dire, mot à mot, ce que ces mots m'inspirent,... sans jouer sur les mots.

Les mots d'enfants, les mots câlins, les mots tendresse, sont mes préférés et pour le dire en un mot comme en cent, ils me vont droit au cœur.

Que les mots sont beaux, que les mots sont riches, lorsqu'ils décrivent un lever de soleil, l'odeur d'une rose, le chant d'un oiseau, la saveur d'un dessert ou la douceur d'une peau.

Comment ne pas rire avec un bon mot qui égaie une journée ? Quel plaisir de se distraire avec des mots cachés, des mots mêlés, des mots croisés ou des mots fléchés !

Il m'arrive de chercher mes mots pour exprimer une notion exacte ; c'est vrai, parfois les mots m'échappent et se dissimulent au détour d'un neurone : je perds mes mots...

Parfois, les uns et les autres refusent d'exprimer ce qu'ils pensent, ils parlent à mots couverts, à mots déguisés, ce qui me fait perdre le fil des mots.

Il y a des mots trop longs, qu'on écorche, et puis souvent, des mots secs, courts, sans appel comme le non d'un refus. Dans ce domaine, ai-je mon mot à dire ? Il y a les mots qu'on remplace, mot pour mot. Est-ce pour tromper l'interlocuteur en le noyant avec des mots ?

Les mots malins détournent la conversation sans vergogne, en langue de bois !

Les mots d'ordre, impératifs, ne nous laissent pas le choix, nous devons les prendre au mot, à moins de se donner le mot pour tourner le dos aux instructions.

Je crains les gros mots qui me font frissonner et je fuis les mots agressifs, provocants, menaçants, accusateurs et leur brutalité dangereuse.

Pour finir, et c'est mon dernier mot, je vous présente le mot de la fin !

Il y a les mots doux qui chantent
Suaves, berceurs et tendres de l'enfance,
Les mots fourbes qui mentent
Enrobant leurs tromperies avec science.

Il y a les mots durs qui blessent
Humilient, et nous marquent pour toujours,
Les mots tendres qui caressent
Trop rares, espérés, désirés chaque jour.

Il y a les mots gais qui claquent
Crépitent, caracolent, de la joie,
Les mots terribles qu'on supprime
Maudits, douloureux, honteux, intimes.

Et puis, il y a les mots simples qui se cachent
Derrière le rideau de la mémoire usée,
Mes neurones se lancent dans une course angoissée
Pour encore débusquer ces si vilains potaches...

Des mots, encore des mots, ***mais à tout prendre qu'est-ce ?***
Sentiments murmurés exprimant la tristesse
Ou bien alors la joie ; émotions éprouvées
Que nos lèvres bavardes veulent faire partager ;
Des ombres dessinées là sur la page blanche,
Des secrets bien gardés que notre plume épanche.
Les mots : une musique qui trotte dans la tête,
Des pensées qui se pressent avant qu'on ne les jette
Ordonnées joliment comme un bouquet de fleurs
Sur le papier gravées, témoins de notre cœur ;
Phrases, poèmes, prose, vers, sonnets, mots précieux :
Un plaisir, un échange qui nous font plus heureux.

Les MOTS, leur mystère m'intrigue : quand sont-ils apparus ? Comment ont-ils été formés ? Qui sont-ils ? Combien à se bousculer dans le dictionnaire où se faufilent les nouveaux arrivants pour une petite place ? Ils sont là, à profusion, et nous en utilisons si peu...Heureusement que Jeannine nous fait rencontrer d'extravagants inconnus !

Souvent maltraités, amputés avec la mode du raccourci tel que « ptit dèj », « comme d'hab » -- écorchés car prononcés de travers, syllabes avalées -- oubliés car devenus vieux et démodés : qui se souvient de Jocrisse et ses carabistouilles ? Sauvons les MOTS et protégeons-les de cet anglicisme forcené.

Les MOTS animent ma vie, j'aime leur graphie, leur couleur, leur musique, leur parfum :

Ils m'apaisent en m'offrant un sourire, des paroles douces, des raisons d'espérer, des plages de silence

Ils m'enrichissent, grâce à eux je noue des relations, rencontre des amis, des voisins, dévore des livres et tisse mes pensées, idées réflexions se mettent en place

Ils m'émeuvent quand ils racontent des secrets de vies anciennes et des amours mortes.

Ils me réjouissent quand éclatent des rires d'enfants et que se déchaînent des humoristes un peu loufoques

Mais il a les MOTS qui m'attristent, qui me disent la misère, la souffrance, l'oubli, l'exil

Ceux encore qui me révoltent parce qu'ils sont pleins de honte, de haine, de tortures et de guerre

Et tous ceux que je déteste et qui me font frissonner : les araignées surnoises, les détestables cloportes, les serpents pervers...

De cette ronde des MOTS, ceux que je préfère sont les MOTS BLEUS qui me font rêver et me parlent d'amour.

J'aime me promener dans mon dico riche de 40000 mots, les lire et les entendre.

Il y a ceux, légers qui chantent leur musique : ils gazouillent, roucoulent, touillent, magouillent, ou boulootent d'excellentes chouquettes et pralines à la guinguette.

Il y a des mots drôles : le mirliton rigolo qui se joue du bistouri, la coccinelle qui folâtre et batifole sans oublier le cocorico qui nous enquiquine, avec son brouhaha, son tohu-bohu ; un embrouillamini, méli-mélo, chouchouter, les froufrous et popotins aux syllabes répétées. Puis viennent *les mots familiers*, saperlipopette ou *la diminutive louloute* et pitchounette, parmi les mots régionaux qui font mon bonheur.

D'autres mots noirs, durs, violents qui me dérangent, me gênent, me stressent, me font peur ou me hantent plus ou moins liés à la mort

Le mal, la trahison, la haine, la prison, la souffrance, le cafard, le vide, les miradors, les clous, les assassins, le bourreau, la gangrène, l'infarctus, les fusillés, la pourriture, les funérailles, le corbillard, macabre, morbide.

J'évite les mots qui font grincer des dents, qui s'associent à des images :

Le vertige, l'orage, les fantômes, les chicots, les lames de rasoir.

Je ne supporte pas les mots qui blessent, les mots vulgaires, les jurons, les insultes :

Bon à rien, pignouf, gougnafier, godiche..... !

Les mots insolites ou difficiles à prononcer :

Le kaleïdoscope, le spectacle, gloubiboulga, les cucurbitacées, le prestidigitateur, Vladivostok, Ouagadougou,

Je suis fan des mots qui collent à leur sens ou au son de ce qu'ils décrivent :

Hirsute et bariolé, il déambule, s'essouffle, dégoulinant.

Bien emmitouflée, elle ronronne, exquise, époustouflante. Croustillante, éparpillée.

Les mots graphiques me plaisent aussi :

ZIG-ZAG, GRAFFITI, ZERO

Et enfin, les mots doux, et poétiques, devenus mes amis et compagnons de vie :

Lumineuse, la neige, moelleuse

L'arc - en-ciel, étrange

Papillonner, le bal, mélodie, clapotis, silence,

Hirondelles, libellules, nénuphars et, le plus précieux, avec tout le pouvoir de ce mot :

LIBERTE.

Ils me bercent
ils me percent

Ils me creusent
ils m'abreuvent

Ils me caressent
ils sont détresse

Ils me saoulent
ils me roulent

Ils me perforent
je les adore

Ils m'obsèdent
je leur cède

Ils se refusent
ou ils fusent

Ils m'échappent
ils dérapent

Ils m'abêtissent
ils m'abrutissent
ils m'affaiblissent
ils m'assombrissent
ils m'anéantissent

Ils me grisent
je les maîtrise

Ils jaillissent
ils m'alanguissent

Ils chuchotent
ils radotent
ils clapotent
ils me cajolent

Je les vouvoie !
Ils me tutoient !

Quand le combat est terminé, que ma page
est grisée, je suis épuisée...
Une fois de plus j'ai capitulé.

Ils ont gagné !
Pas sûr !...

(à suivre)...

Pas sûr !! (suite)

Je les attaque
je les traque

Ils me trompent !
Je les tronque

Ils me renversent !
Je les inverse

Ils caracolent
je les accole

Je les admire !
Ils me font rire

Ils me font pleurer
je suis effondrée

Je les implore...
ils s'évaporent...

J'accuse mon grand âge,
C'est un naufrage
C'est un radotage,
un pédalage...(dans la
semoule...)
du verbiage

J'oublie tout
Dans ma tête : un trou

La photo

Le calme régnait dans ce salon élégant et soigné. Deux belles fenêtres aux rideaux soigneusement alignés éclairaient cette pièce accueillante. Ils étaient là, tous les quatre.

Le père, dans un fauteuil profond, lisait les cours de la Bourse avec concentration. La mère lissait ses ongles rougis avec attention et en silence. Les deux enfants - un garçon et une fille, famille classique s'il en est - assis sur le divan regardaient la télévision sans presque aucun commentaire.

Une forme de silence règne dans cette pièce. **Ils donnaient l'image d'une famille si paisible qu'on avait envie de les encadrer et de les mettre au mur.**

Et pourtant ! Subrepticement, le poison s'était introduit dans ce foyer exemplaire : le père, depuis quelques mois, rencontrait secrètement une belle personne à laquelle il avait promis de quitter la mère de ses enfants.

Ce comportement, connu de l'épouse, la faisait vivre dans une nervosité douloureuse. A bien la regarder, on voyait qu'elle limait ses ongles dans une rage contenue et une grande souffrance. Les deux petits tentaient de s'intéresser au film retransmis à la télé. Peu d'exclamations joyeuses. L'un et l'autre, de temps en temps, s'exprimaient à voix basse.

Triste spectacle ! Image à double lecture où le faire-semblant sauvait les apparences alors que, lentement, le chagrin, la peine et les frustrations s'installaient dans ce tableau idyllique.

Ils donnaient l'image d'une famille si paisible qu'on avait envie de les encadrer et de les mettre au mur. D'ailleurs, le portrait qu'ils avaient fait exécuter par le photographe du village avait trôné en bonne place dans la vitrine pendant des mois et fait l'admiration des passants. On les voyait tous les cinq respirant la joie de vivre. Aucun trait de leur visage ne trahissait la moindre faille et, selon l'expression consacrée, on leur aurait « donné le Bon Dieu sans confession »...

Pourtant, ce jour-là, les voisins ébahis assistèrent à leur arrestation et les virent sortir de leur coquet pavillon menottés et encadrés par la police. On apprit quelque temps plus tard qu'ils étaient mêlés à un réseau de prostitution infantine et cet événement fut l'objet de sentiments multiples au cœur de la population : honte et colère de n'avoir rien détecté, souffrance et compassion pour les pauvres victimes de ces bourreaux dont leurs propres enfants.

La photo, témoin d'une famille modèle, finit, rageusement mise en lambeaux, dans la poubelle du photographe.

Odette était assise dans l'ennui du salon guindé de ses beaux parents à l'heure du thé rituel dominical. Assise, comme prisonnière des bras du fauteuil rustique qui

complétait le canapé aux volutes de chêne verni, garni de tissu à grosses fleurs marron sur fond beige, qu'il était convenu d'avoir dans tous les intérieurs il y a quelques dizaines années. Assise, résignée à entendre en fond sonore la voix perfide de sa belle mère...Oh, non ! Il fallait l'appeler « belle maman » ! Pour faire comme les bourgeois, que par ailleurs elle dénigrait à tout bout de champ. Elle avait exigé « belle maman » !

Belle maman, donc, était en train de débiter ses habituelles critiques sur la famille. Tout le monde, les absents bien sûr en prenait pour leur grade et son venin se déversait intarissable. Odette présumait qu'elle avait dû préparer ses doléances tout au long de la semaine en attente des conversations...Non ! On devrait plutôt dire de « ses monologues » du dimanche. Ça devait meubler son temps et alimentait son amertume.

Étant belle-fille de longue date, elle connaissait par cœur ses thèmes favoris : l'ingratitude de son mari : « Moi qui lui ai sacrifié ma jeunesse et mon avenir professionnel pour me consacrer au ménage ». Le manque de reconnaissance de ses deux fils : « Nous qui avons tant fait pour eux ! ». Mais on sentait surtout une jalousie sous-jacente pour sa fille qui était jeune, Elle ! : « Elle aurait dû épouser le fils du patron qui lui tournait autour : elle n'est pas très maline ma pauvre fille ! »

Odette l'écoutait, non ; faisait semblant. Une fois, il y a longtemps, elle avait tenté de la contrer. Quelle erreur ! La scène qui s'en était suivie avait été navrante et l'avait mortifiée et rendue muette à jamais. Alors, elle se réfugiait dans ses pensées et elle s'évadait...

Il lui revenait en mémoire ce jour où, entrant intimidée et confiante, dans la maison pour la première fois, elle avait remarqué la photo de ce couple et leurs trois enfants posant souriants lors d'une fête de Noël. Photo qui lui faisait face encore aujourd'hui et sur laquelle **ils donnaient l'image d'une famille si paisible qu'on avait envie de les encadrer et de les mettre au mur.**

Un mensonge immortalisé et véritable faux témoin !



Constamment, tous souriaient, d'un sourire baigné de joie et bonne humeur. Je ressentais en leur présence un véritable parfum d'optimisme.

J'observais le père qui sans cesse veillait sur les siens. On aurait dit qu'il voulait soutenir la mère dans ses efforts d'éducation, restant à chaque instant aux aguets pour repousser tout danger loin de ses petits. C'était une famille nombreuse, cinq jeunes, un peu fous, intrépides, curieux et un petit dernier, plus timide, craintif et peut-être même méfiant...

Ha ! Comme ils étaient attendrissant ces petits, à chaque sortie groupés à la queue leu-leu derrière la mère ! Une mère qui les quittait rarement des yeux, toujours attentive et tellement tendre. Elle leur apprenait à évoluer dans le monde, ramenant à elle l'imprudent qui s'écartait ou stimulant le plus jeune afin qu'il suive sa fratrie.

Les parents avaient établi un rituel quotidien.

De bon matin, le père sortait le premier. Il inspectait les alentours avant de donner le signal ; la mère le rejoignait et la famille entière assistait au lever du soleil en un abandon émerveillé. Comment pourrait-on commencer plus agréablement une journée ?

Il y avait ensuite un ballet d'aller-retour, dedans, dehors, au gré de chacun. Mais les enfants restaient toujours groupés, parfois autour du père et le plus souvent à la suite de la mère. Que leur enseignaient les adultes, je ne saurais dire ; c'était sans doute une école de vie.

L'après-midi, à l'heure de la promenade, le babillage des enfants emplissait la prairie de sons frêles et joyeux. Tous s'ébrouaient à plaisir comme dans une cour d'école. Quel bonheur d'assister à ce ravissant remue-ménage. Les adultes gardaient un œil sur eux et n'intervenaient qu'en cas de nécessité. C'était un spectacle incroyablement récréatif et apaisant.

Après des journées bien remplies, tôt dans la soirée, tous regagnaient leur abri et le silence tombait alors sur la plaine et la rivière.

Lorsque je rentrais après mon travail, le long du chemin, je cherchais en vain les plumes colorées du père, l'habit plus austère de la mère, et le duvet soyeux des canetons.

Je savais que la famille était blottie dans le nid dissimulé dans les roseaux. Dans quelques semaines, lorsque les jeunes seraient assez forts, tous s'envoleraient pour d'autres cieux.

